

Mort de Roland

Roland sent que sa mort est près de lui,
Par les oreilles la cervelle lui sort.
Il prie Dieu pour ses pairs, qu'il les appelle,
Et puis pour lui, il prie l'ange Gabriel.
Il prit l'Olifant pour qu'il n'en ait reproche,
Et Durendal, son épée, en l'autre main.
Plus loin qu'une arbalète ne peut tirer une flèche,
Du côté de l'Espagne, il va dans un guéret ;
Il monte sur un tertre ; là, dessous un bel arbre
Il y a quatre perrons de marbre ;
Sur l'herbe verte il est tombé à la renverse...

Roland sent qu'il a perdu la vue,
Il se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue,
Son visage a perdu ses couleurs.
Devant lui il y a une pierre brune :
Dix coups y frappe par deuil et par rancune,
L'acier grince, ne se brise ni ne s'ébrèche.
« Ah ! Dit le comte, sainte Marie, à l'aide !
Ah ! Durendal, ma bonne, vous fûtes à la male heure.
Quand je suis perdu, de vous je n'ai plus cure !
Tant de batailles en campagne j'ai gagnées
Et tant de larges terres conquises par combat,
Que Charles tient, à la barbe chenue !
Un bon vassal vous a longtemps tenue.
Qu'un homme ne vous ait qui s'enfuie devant un autre !
Jamais ne sera pareil en France l'absoute ! »

(...)

Roland sent que son temps est fini.
Il est tourné vers l'Espagne, sur un puy escarpé ;
D'une main, il a battu sa poitrine :
« Dieu, au nom de ta puissance, mea culpa
Pour mes péchés, les grands comme les menus
Que j'ai commis depuis l'heure de ma naissance
Jusqu'à ce jour où me voici atteint. »
Il a tendu son gant droit vers Dieu ;
Les anges du ciel descendent à lui.